

La première toilette funèbre de Benoît-Joseph Labre

Le prélude à la veillée. La nuit du 16 avril 1783.

À peine Benoît-Joseph Labre eut-il rendu son dernier souffle dans l'arrière-boutique du boucher Francesco Zaccarelli que la nouvelle de sa mort se répandit dans tout le quartier. La foule accourut. On venait voir celui que l'on appelait déjà le « saint ».

Il fallait désormais préparer son corps et organiser ses funérailles. Mais devant l'affluence qui ne cessait de grandir, on comprit rapidement qu'il fallait agir avec prudence afin d'éviter le désordre et l'émeute. La dépouille fut alors transportée discrètement jusqu'à l'église de Sainte-Marie-des-Monts.

C'est dans ce contexte que se situe l'intervention de l'abbé Giovanni Maria Marchesi et de Santa Giannetti, accompagnée de sa jeune fille Anna Maria.

L'abbé Marchesi occupait une place importante dans la vie religieuse du quartier des Monts. Prêtre habitué de la paroisse et Vice-gérant, il connaissait bien Benoît-Joseph. Son témoignage dans le procès de béatification (*Summarium Super Dubio* tome II) mérite, à cet égard, une attention toute particulière. Il fait partie de ces témoins qui ont connu directement les dernières heures du Pèlerin de Dieu et qui ont été entendus sous serment dans le cadre du procès. Il fut associé à la préparation de la dépouille. Benoît-Joseph, après une vie entière de pauvreté, de pénitence et de dépouillement, avait quitté ce monde dans un état physique extrême. Ses vêtements étaient usés et souillés par les longues années de sa vie errante et pénitente. Il fallait maintenant laver son corps, le préparer avec respect et lui donner un vêtement digne de ses funérailles.

On suggéra alors le nom de Santa Giannetti, une femme pauvre mais courageuse, habituée aux actes de charité. Elle habitait à quelques pas de là, dans la rue delle Vergini. On alla la chercher.

Elle vint, accompagnée de sa fille Anna Maria, âgée de quatorze ans. La jeune fille se tenait à l'écart, laissant sa mère accomplir sa tâche. Santa Giannetti enleva pieusement les haillons de ce corps consumé par les

maladies, les jeûnes et les mortifications. Avec l'aide de l'abbé Marchesi, elle le lava, lui mit des vêtements propres et le revêtit de la bure de l'Archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement et de Notre-Dame-des-Neiges. Ainsi, celui qui avait vécu dans le dépouillement le plus absolu fut préparé pour entrer dans la mort avec la dignité que l'Église et la piété chrétienne voulaient lui rendre. Mais cette scène allait laisser une impression profonde sur la jeune Anna Maria. Elle n'avait que quatorze ans.

Elle se trouvait là, silencieuse, auprès de sa mère, devant le corps de celui que Rome commençait déjà à vénérer comme un saint. Elle pouvait voir les traces laissées sur ce corps par une vie de pauvreté, de pénitence et de pèlerinage. Elle voyait sa mère accomplir un geste humble et profondément évangélique : laver le corps d'un pauvre, prendre soin de celui que le monde avait regardé comme un mendiant, mais que certains reconnaissaient désormais comme un homme de Dieu. Ce geste de sa mère ne fut probablement pas sans laisser une empreinte durable dans son âme.

Santa Giannetti et sa fille Anna Maria n'étaient d'ailleurs pas originaires de Rome. Comme Benoît-Joseph, elles venaient d'ailleurs. Elles avaient quitté Sienne et étaient arrivées dans cette ville immense où elles connaissaient désormais une existence beaucoup plus pauvre que celle qu'elles avaient autrefois connue.

Ainsi, dans la nuit du 16 avril 1783, deux histoires venues de loin se rencontrèrent dans le quartier des Monts : celle d'un pèlerin français arrivé à Rome après des années de route, et celle d'une jeune fille siennoise qui deviendrait un jour la bienheureuse Anna Maria Taïgi.

Frère Alexis, fl